FESTIVALS À BERLIN ET À QUÉBEC

L'une filme, les autres aussi

Berlin

Sur les 300 films présentés au Festival de Berlin, en février dernier, une trentaine étaient réalisés par des femmes. Carole Laganière était à Berlin ; hormis les dernières productions non traduites des prolifiques cinéastes allemandes, elle a pu visionner des films récents de femmes américaines, italiennes, allemandes, en sélection officielle ou parallèle. Elle en commente quelques-uns pour nous.

Photo : Filmverlag des Autoren

Heller Wahn : Olga et Ruth

D'abord le film le plus attendu de ce festival, **Heller Wahn** (L'amie) de Margarethe von Trotta. Ses deux premiers et très beaux films*, **Les Années de plomb** et **Le Second réveil de Christa Klages.** avaient suscité à Montréal, on s'en souvient, beaucoup d'enthousiasme. Elle nous y parlait, subtilement, avec émotion, de la solidarité possible entre les femmes, par-delà leurs engagements politiques et malgré leurs origines sociales. **Heller Wahn** déçoit autant qu'on l'attendait.

Cette histoire d'une amitié soudaine entre deux femmes, Ruth, artiste, suicidaire et mariée, et Olga, professeure de littérature, est aussi invraisemblable que sont risibles les scènes de jalousie du mari, qui viendront tout gâcher. L'idée de départ était intéressante, encore fallait-il créer un climat... mais von Trotta en met trop. Hanna Schygulla, dans le rôle d'Olga, avec son sourire accroché et énigmatique, est trop sûre d'elle pour être vraie. Son intensité dans les scènes avec Ruth n'est qu'apparence. Et elle contraste avec l'interprétation magnifique d'Angela Winkler (Ruth); à la fois généreuse et retenue, elle semble égarée dans ce film par trop didactique.

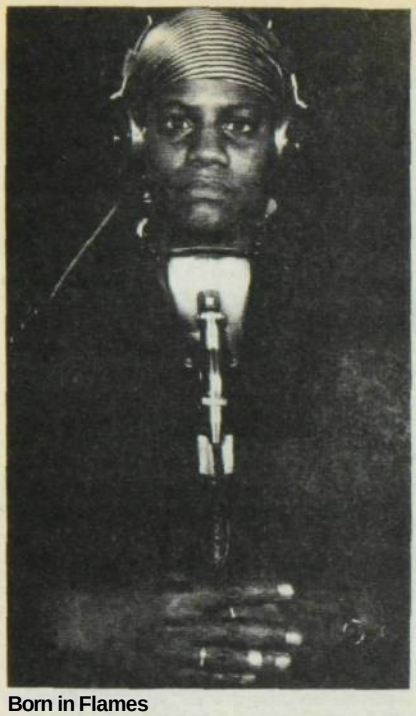
Car **Heller Wahn.** malgré des qualités techniques indéniables, se présente en fait comme un long discours. Je songe ici aux séquences d'université où Olga traite du rôle des femmes dans la littérature, aux conversations entre Ruth et elle. Scènes valables en soi mais qui semblent n'avoir pour objet que de suppléer à la faiblesse d'évocation visuelle. A trop vouloir expliquer, von Trotta ennuie.

Dans **Via degli specchi** (Rue des miroirs), seul autre film en compétition réalisé par une femme, il y a aussi une femme de carrière, juge, forte et sûre d'elle mais dont le château de cartes s'écroule (avec le mariage). Meurtres, coups de théâtre, chantage... ce pseudo-psycho-policier de série C étonne car la réalisatrice, Giovanna Gagliardo, n'est pas nouvelle dans le métier. Longtemps scénariste à succès (comme von Trotta), elle passait il y a quelques années à la réalisation avec **Maternale.** film magnifique relatant les difficultés d'une relation mère-fille.

Bien sûr. **Rue des miroirs** est un film de qualité, très net, très construit ; le jeu des comédiens est sans faille (Nicole Garcia dans le rôle de Francesca est particulièrement admirable), et l'image est d'une facture élégante. Mais ce n'est plus difficile aujourd'hui de faire un «joli» film ! Ça ne devrait pas être dur non plus de raconter autre chose que ces éternelles histoires où *toutes* se meurent (ou tuent!) d'amour pour un homme !

Heureusement, il y avait, à côté de la compétition officielle, le Forum du jeune cinéma. C'est dans ce cadre que j'ai découvert, avec une foule berlinoise déchaînée, le provocant **Born in Flames** de Lizzie Borden.

L'action se déroule aux États-Unis, 10 ans après une «révolution socialiste culturelle». Les femmes ont pris les armes et se sont constitué une armée. Radio Raggaze est leur porte-parole et diffuse 24 heures sur 24 appels à l'aide et à la rébellion. Les communiqués s'accumulent, la musique est violente, urgente, rock. C'est sur un rythme soutenu, avec des images granuleuses et instables à souhait, qu'on assiste aux faits d'armes de la «women's army» : unités défensives, attaques, plasticage d'un building. D'une efficacité toute américaine, ce film de politique-fiction conjuge avec bonheur militantisme et délire. Elles sont belles, noires, portoricaines et blanches. Elles sont solidaires.



Born in Flames

Dans un autre ordre d'idée, également hors-compétition, était présenté un film canadien, **Love,** composé de courts scénarios de six femmes, dont Joni Mitchell, Liv Ulmann, Mai Zetterling... Un même thème, l'amour. Six traitements différents qui, somme toute, sortent peu de l'ordinaire, nous donnant encore à voir des femmes fatales (Julia) jalouses **(Love on** Your **Birthday)** ou idiotes **(For Life)**. À souligner cependant, pour sa sensualité, **Love From the Market Place** de Mai Zetterling, sur les amours gastronomiques et incestueuses d'une femme et de son fils. Également, **Parting** de Liv Ulmann, qui relate avec une tendresse particulière les préparatifs et la visite quotidienne à l'hôpital d'un vieil homme à sa femme paralysée. Jamais la vue de gestes aussi banals que d'arroser une plante ou aider une personne à boire ne m'ont autant touchée. Un grand petit film d'amour.

C'est d'amour aussi que parle Chantai Ackerman dans **Toute une nuit** ; l'amour de ces corps qui se lancent les uns contre les autres, et se rejettent. Il fait très chaud cette nuit-là et l'air est chargé ; des dizaines d'hommes, de femmes, s'enlacent, se pressent, dansent... On imagine un ballet. Mais la tension est trop forte pour ces corps alourdis. À voir pour l'amour de filmer d'Ackerman, et pour Bruxelles.

Et, pour terminer, **Clémentine Tango** de Caroline Roboh, ou l'excursion féérique d'un jeune aristocrate au pays des danseuses, travelos et autres magiciens.

CAROLE LAGANIÈRE

'Un troisième. ***Schwestern oder die Balance des Glucks.*** *n'a jamais été projeté au Québec*

Cinéastes allemandes

C'est en 1979 qu'est né à Berlin **Verband Der Filmarbeiterinnen,** collectif de travailleuses du cinéma. D'abord groupe de pression politique, leur principale revendication est que soient attribués aux femmes 50% des subsides en provenance de l'État (ce pourcentage est loin d'être atteint malgré l'importance du cinéma de femmes en Allemagne).

Ensuite, elles se donnent collectivement des moyens de créer et de travailler. Comment ? Par des réunions mensuelles permettant aux cinéastes (ayant des projets de films) et aux techniciennes(se cherchant un emploi) de se rencontrer. Simple, non ? De plus, une permanente, à Berlin, remplit les mêmes fonctions : contacts et informations sur les films produits par les membres.

Cette expérience est unique: 300 femmes, réparties dans toute la République fédérale, font aujourd'hui partie du collectif, dont Margarethe von Trotta et Jutta Bruckner.

Verband Der Filmarbeiterinnen e.v.
Apostel-Paulus-Strasse, 32
1 000 Berlin 62
RFA

Québec

Quel rapport y a-t-il entre la remise des Oscars à Hollywood en avril et le Festival de films et vidéos de femmes, à Québec en mars? Vous avez raison : aucun. En gros, l'une couronne un cinéma d'hommes et d'argent, l'autre montre un cinéma de femmes et d'idées. Un cinéma pauvre mais foisonnant, encore souvent autobiographique ou introspectif, plus documentaire que fictif, d'abord acharné à montrer la sous-réalité des femmes. Inégal, ce n'est jamais un cinéma de l'insignifiance, du superflu, du luxe (on est loin des Sous-doués en vacances) ; il y a toujours un propos, même la fiction contient ici sa nécessité. Et c'est un cinéma quasi invisible.

Collectionneuse, j'aime voir que de plus en plus de femmes, ici et ailleurs, décodent la réalité caméra au poing, accumulant les milliers d'images nécessaires au premier tissu d'une culture autonome. Ça me stimule. Alors quand mars arrive, je me précipite à Québec, refaire mon stock d'images.

Du 9 au 13 mars dernier, donc, y avait lieu le 7ème festival annuel organisé par Vidéo Femmes, collectif féministe de production et de distribution. Moi qui me rappelais avec plaisir lavant-première houleuse de **La cuisine rouge,** en 1 980, devant une salle comble ; les premières attendues de **Alice, c'est pas le pays des merveilles, Histoires de femmes, Le plus beau jour de ma vie, Strass Café** et **Les voleuses de job** en 1981, devant des salles combles ; les projections de **Not a Love Story, Les Mots, maux du silence** et **Tous les jours, tous les jours, en** 1982, devant des salles encore garnies, j'ai trouvé la programmation de cette année un peu plus terne malgré sa diversité - et les salles à demi vides. Pourquoi? Les femmes de Québec sont-elles déjà submergées de cinéma? Ça m'étonnerait. Est-ce l'essoufflement prévisible d'un événement féministe pourtant nécessaire? Est-il temps, après sept ans, de renouveler la formule? Il faut dire que le festival a été boudé par la grande presse régionale - le monopolistique Soleil n'ayant pas cru bon de couvrir un «mini-festival de femmes» - ce qui n'aide jamais la promotion d'un événement culturel féministe.

Tant pis pour les absent-e-s. Des quelque 40 films et vidéos présentés, portant sur l'histoire, la folie ou l'art, j'ai retenu pour LVR une dizaine de documentaires, dont voici un compte rendu rapide. Depuis dix ans, des femmes utilisent la vidéo, ce médium souple, comme outil d'intervention féministe mais, de plus en plus, la qualité technique s'ajoute à l'efficacité du propos. Par exemple, les deux «premières» de Vidéo-femmes :

Dans **Comme jeunesse se passe,** de Michèle Pérusse, des adolescents parlent simplement d'une sexualité qu'ils essaient d'intégrer positivement à leur vie, malgré la démission de l'école et la gène - encore ! - des parents. La démarche de reportage est claire, l'intervention de la cinéaste limitée, le rythme bon. Filles ou garçons, en gang ou séparément, parlent sans qu'un-e sexologue vienne entériner leurs propos. Une jeune lesbienne, un homosexuel de 17 ans ajoutent leurs témoignages à contre-jour, encore clandestins. Ils sont de tous les milieux, ont de 14 à 18 ans, leur liberté de parole et leur franchise étonnent et rassurent à la fois. Qui a dit que la jeunesse était si fuckée ? Il suffirait peut-être que les adultes se taisent. Plus qu'un cours sur la contraception, Comme jeunesse... pourrait à mon avis déclencher une vraie discussion entre adolescents, parents et professeurs et peut-être compléter le programme (malheureusement édulcoré) d'éducation sexuelle à l'école annoncé pour l'automne.

L'Entrainement des femmes

Poing final, vidéo sur la violence au foyer, me semble moins réussi. L'idée des réalisatrices Johanne Fournier et Nicole Giguère était pourtant bonne, d'amener les questions par ce personnage d'une journaliste enquêtant sur les femmes battues. Sauf que les questions posées dépassent de loin les réponses données par différent-e-s intervenant-e-s : les femmes battues sont peu loquaces ou désinvoltes, le travailleur social patauge, la féministe du centre d'aide répète des idées reçues.. Sans penser obtenir de solution-miracle au problème, on aurait espéré une analyse moins superficielle. Seul le flic interrogé dans sa voiture, quoique jeune et «sensibilisé» par des cours sur la violence familiale, se montre clair: «Si les femmes battues retournent à la maison, c'est qu'elles aiment se faire battre»... !

Traitent du même sujet (mais avec un budget beaucoup plus considérable) le film de Gail Singer, Loved, **Honoured and Bruised** (ONF), ne montre qu'une femme, Jeannie, maltraitée par son mari pendant 1 3 ans. Son visage tuméfié et ses premières confidences, alors qu'elle vient de quitter le foyer avec ses quatre enfants, ont plus d'impact que toute analyse ; son récit à froid, quelques mois plus tard, explique bien un cheminement assez représentatif. Pour le mari interrogé, «Jeannie n'a fait que subir *par hasard* le contrecoup de ses frustrations à **lui,** qui n'est pas vraiment violent».

L'excellent film de Dagmar Gueissaz, **Madame, vous avez rien** (ONF). nous montre des «femmes collaboratrices de leur mari» assez incroyables, s'opposant tenaces à l'immobilisme de leurs époux et familles. En dépeçant des poulets, en questionnant un avocat-conseil, elles se battent pour obtenir leur part du «patrimoine». C'est instructif et vivifiant.

Dans **L'entraînement des femmes.** la réalité - enfin ! - dépasse la fiction. Comment Nick Broomfield et Joan Churchill ont-ils pu filmer l'entraînement en Georgie de 50 jeunes Américaines? Surtout Noires et pauvres, elles veulent sortir à tout prix de la médiocrité et du chômage : «Nous seront différentes, après... ils devront nous respecter» Entre-temps, elles doivent se plier à des rôles absurdes, à la bêtise des sergents, à la violence verbale, au mépris, à des tentatives concertées pour les casser par l'humiliation : «S'il-vous-plaît, Alves, dit le sergent Abing. ne faites pas d'enfants. L'hérédité existe et quand je pense qu'ils pourraient vous ressembler...» Certaines résistent à ces techniques, mais passivement, par le sourire ou l'indifférence, jusqu'à leur renvoi libérateur. D'autres restent et font carrière. Toutes s'entraînent aux cris de «Je veux aller en Iran, je veux tuer un Iranien ! Pillons ! Brûlons! Violons!» Choquant? Absurde, surtout.

Oui, j'aime le documentaire, d'autant plus quand il me montre des images ailleurs introuvables - ou ignorées - des luttes passées des femmes. Dans **You Have Struck a Rock** de Deborah May

(«Vous avez touché une femme. Vous avez frappé du roc. Vous serez écrasé.»), ce sont des Africaines du Sud qui racontent leur résistance, depuis 1913, aux «pass laws» qui leur sont exigées par le gouvernement de l'apartheid. Que des femmes aussi économiquement et culturellement réprimées par un État raciste, aient pu s'organiser collectivement et marcher à 2 000 en 1955, à 20 000 en 1956, contre un gouvernement incrédule. . et que cette lutte se poursuive malgré la répression, voilà qui en dit long sur la force de femmes «enragées».

C'est aussi par des témoignages d'anciennes (plutôt que par des analyses historiques de jeunes féministes) que Yvonne Scholten décrit, dans **Donna,** l'implication primordiale des femmes italiennes dans le mouvement syndical, dans la lutte au fascisme mussolinien, dans la Résistance... et, après la guerre, les tentatives du pouvoir pour les ramener au foyer et aux rôles plus rigides voulus par l'État et l'Église. Aujourd'hui elles ont 50 ans et sont féministes. Passionnément. Parfois à leurs risques et périls, comme ces trois Romaines rescapées de l'attaque à la bombe de la Maison des femmes, en 1979.

Mais il y a d'autres façons de révéler l'histoire des femmes. Le portrait en est une; quand le personnage s'appelle Paraskeva Clark, c'est passionnant. Dans **Portrait of the Artist as an Old Lady,** cette vieille dame indigne de 81 ans, au franc-parler étonnant, raconte son périple de Léningrad à Paris puis Toronto, sa vie d'artiste partagée entre la peinture, la cuisine et la famille, ses engagements politiques, comme socialiste et féministe. C'est tonique, souvent pissant. La caméra de Gail Singer se contente de suivre Paraskeva Clark, discrète, classique.

Le journal inachevé, de Marilù Mallet, m'a lentement imprégnée d'une atmosphère et d'un ton particuliers. La caméra se promène dans le nouveau décorde cette immigrée chilienne : son appartement, Montréal, le Québec... et s'arrête sur son couple en désintégration.

Questionnement feutré, intimiste, recherche d'identité et d'un langage cinématographique moins codifié? Ce «documentaire-fiction» sonne vrai. Mais où est la fiction ?

Aussi juste, le personnage de la mère monoparentale incarnée par Jocelyne Goyette dans **Pour de vrai, de vrai,** de Louise Gendron. La caméra est le regard de l'enfant posé sur la mère, qui écrit pour rassembler ses propres morceaux. Un vidéo bien fait, sur un sujet souvent pathétique.

Grande déception pour moi que le film **Women - Take Back the Night** de Meryl Bronstein. Est-ce que je m'attendais à un documentaire sur la pornographie, à voir reproduite en images l'analyse féministe de la porno développée dans l'anthologie du même nom? Ce montage heurté, de femmes nues, battues, vendues - publicité ou porno? - me bouscule sans me donner d'autres éléments de réflexion. À moins que la recherche visuelle ne soit le principal propos?

Traces, de Françoise Dugré et Hélène Roy (Vidéo-femmes), reproduit les performances, dessins, paroles et musiques de l'exposition Réseau Art Femmes au Musée du Québec en mars 1982. Intéressant pour la diversité des expressions.

Quel plaisir, enfin, pour l'oeil et l'oreille, que **La passion de danser,** de Diane Létourneau, et **La phonie furieuse** de Tahani Rached. Là, des passionné-e-s, de la danse à claquettes, du ballet, de la danse sociale s'entraînent en parallèle, dans la discipline la plus répressive (ballet) ou un climat bon vivant (danse sociale) jusqu'au grand soir de la représentation publique. Moins cruellement que dans **Le plus beau jour de ma vie,** la caméra les suit en souplesse.

Pendant ce temps, dans **La phonie furieuse,** la comédienne Marquita Boies, walkwoman sautillante, déambule en musique dans les rues désertes et étranges de Montréal.

Après cinq jours, je me dis qu'overdosepouroverdose,unetelleaccumulation d'images me change agréablement de ce que m'offrent d'habitude le cinéma et la télévision. Ne serait-ce que de voir autant de femmes dans les rôles principaux!

FRANÇOISE GUÉNETTE

Et pour vous aider à repérer ces documents, voici leurs coordonnées :

Comme jeunesse se passe. Real Michèle Pérusse Vidéo 3/4" couleur, 45 min., Québec 1983. Distribution: Vidéo-femmes, 10, rue McMahon, bureau 3875, Québec G7R 3S1. 692-3090

Poing final. Réal. Johanne Fournier, Nicole Giguère Vidéo 3/4" couleur, 30 mm.. Québec 1983. Dist.: Vidéo-femmes

Loved, Honoured and Bruised. Réal: Gail Singer. Film 16mm couleur, 25 min , ONF 1982 (anglais).

Madame, vous avez rien ! Réal.: Dagmar Gueissaz. Film 16mm couleur, 55 min., ONF 1982.

L'entraînement des femmes. Réal. : Nick Broomfield, Joan Churchill. Film 1 6mm couleur, 90 min , États-Unis 1981 (v.o. ang. et s.t. français). Dist. : Crépuscule.

You Have Struck a Rock. Réal.: Deborah May. Film 16mm couleur. 30 min., 1981 Dist. : Dec Films (anglais).

Donna. Réal. : Yvonne Scholten Vidéo couleur, 65 min., 1980. Dist.: Woman in Focus (anglais).

Portrait of the Artist as an Old Lady. Réal. : Gail Singer. Film 16mm couleur, 30 min., ONF 1982.

Le journal inachevé. Réal.: Marilù Mallet. Film couleur, 50 min., Québec 1982. Dist.: Cinéma Libre.

Pour de vrai, de vrai. Réal.: Louise Gendron. Scénario : Jocelyne Goyette. Vidéo 3/4" couleur, 28 min , D.G.M.E 1983.

Women - Take Back the Night. Réal.: Meryl Bronstein. Film 16mm couleur, 45 min., New York 1982. Dist : FIVF (anglais).

Traces. Réal.: Françoise Dugré, Hélène Roy. Vidéo couleur, 30 min., 1982. Dist.: Vidéo-femmes.

La passion de danser. Réal. Diane Létourneau. Film 16mm couleur, 46 min., ONF 1982.

La phonie furieuse. Réal. : Tahani Rached. Film 16mm couleur, 10 min., ONF 1982.